

Serge M. DAHANDE

La noce du sanglier

Suivi du Sacre de Gunkho

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-2238-4

© Serge M. DAHANDE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

A

Mon fils bien-aimé Oréch'Adé Luz

Avant-propos

La noce du sanglier est un recueil de deux nouvelles d'inspiration culturelle. La première nouvelle qui a donné son titre à l'ouvrage, fait la satire de certaines réalités sociétales africaines qui tendent encore à persister malgré des apparences de progrès.

La problématique de l'œuvre tourne autour d'un mariage forcé qui s'est transformé en drame sociétal :

Adama, fils de Yérina, et Sarah fille de Kouma sont deux adolescents qui ont développé une relation idyllique à la faveur de l'école où ils étaient inscrits tous les deux. Mais l'histoire oppose leurs deux familles. De ce fait, Yérina ne peut encourager cette fréquentation de son fils. Et Kouma de son côté avait déjà promis Sarah depuis le ventre de sa mère, à Tédjou qui la voulait pour son fils N'koto. A l'âge de 16 ans, Sarah a été retirée de l'école pour être l'épouse de N'koto, l'année même où elle devait passer le certificat d'entrée à l'école secondaire. Le mariage rapt a été organisé avec la complicité des deux

familles. La jeune fille a été enlevée puis enfermée dans la case de N'koto. Mais celui-ci a dû faire face à une résistance imprévisible de la part de Sarah avant de parvenir à son viol. Et ce fut le comble de la honte pour lui et les siens lors qu'après avoir consommé le viol au prix de morsures et de griffages, il se rend compte que la fille n'était pas vierge.

Cette situation va donner lieu à un véritable drame: de nombreuses familles vont se diviser, des foyers se briser, des familles se déchirer. N'koto va se suicider, et Adama qui n'a pu venger le viol de sa dulcinée va se jeter dans une errance interminable, à la recherche de la mort. Il est sur le point de se jeter dans le courant du fleuve Atia lorsqu'il fut retenu comme mystérieusement par la main de Sarah. Les deux amoureux vont se consoler, puis seront recueillis par la famille maternelle de Sarah.

La deuxième nouvelle intitulée "*Le sacre de Gunhko*" tente de montrer la résistance des pans de quelques mystères occultes dans certaines sociétés africaines, malgré la dissolution pernicieuse de l'identité africaine sur l'autel d'un pseudo progrès.

L'œuvre tourne autour de la cérémonie d'inauguration d'un objet d'art représentant la statue du fétiche Gunhko, dieu de la fertilité des champs.

Cette cérémonie connaissait la participation d'un certain nombre d'autorités politiques et administratives aussi bien locales, nationales qu'internationales, et exigeait au préalable, un certain nombre de rituels à l'intention du fétiche avant que la statue soit déballée, et qu'il soit possible de la toucher.

Mais pendant que ces rituels se déroulaient, un couple mixte, dont l'homme est un autochtone et la femme une européenne, était venu aussi, accompagné de leur petit garçon café-au-lait. C'était un enfant qui ne connaissait pas la peur. Il s'agitait au milieu de la foule, sous le regard admiratif de son père.

Au moment où tous les esprits étaient captés par les spectacles burlesques, les chants et les danses, intermèdes aux différentes étapes des rituels, l'enfant-café-au-lait, curieux de découvrir l'objet géant couvert par le drapeau s'y était approché. La foule ainsi que le couple mixte ne réalisèrent la chose que trop tard. La femme Blanche n'a pu rattraper l'enfant qu'au pied de la statue. Celui-ci la touchait déjà alors que sa maman avait réussi à le saisir par la culotte. La foudre s'est abattue

impitoyablement sur les deux créatures, semant la débandade, et la cérémonie se termina en queue de poisson.

Premier Cahier

La noce du sanglier

I

Un ciel ajouré de part en part versait comme des éclairs de dix mille lucioles, les scintillements d'innombrables étoiles qui égayaient le ciel. La lune, toute nue, on eût dit une voluptueuse damoiselle couleur d'argent, baillait une lueur limpide qui filtrait à travers les interstices des enclos pour rendre les moutons guépards.

Ombres naines d'arbres que balançait une brise glaciale, roulements lointains d'un tam-tam rituel aux tréfonds de la forêt, «*to...to...*» monotones d'un oiseau qui faisait sentinelle, aboiements distants d'un chien galeux, miaulements plaintifs d'un chat affamé, tintements musiqués d'une colonie de touilles suspendues au cou d'un rônier..., la nuit égrenait lentement son chapelet. Un sifflement de cigale s'éteignait, un autre aussitôt le relayant, s'élevait comme du ventre de la terre.

Les auditeurs à quelques pas, un feu doux ondulait au gré du vent, embaumait l'espace d'une senteur de bois archi sec dont la combustion grésillant apportait sa touche à l'entremêlement de sons, de bruits légers, d'échos lointains.

L'auditoire, une superposition de trois demi-cercles, bourdonnait comme un essaim. Au premier rang étaient les aînés dont la moyenne d'âge pouvait s'évaluer à cinquante ans, une caste de vieillards au visage desséché, aux dents corrodées par le cola et l'alcool, et dont un morceau d'étoffe pelucheux noué autour des reins couvrait à peine leur derrière. Suivaient ensuite les jeunes. L'agitation et l'impatience se lisaient aussi bien dans les regards que dans le ton de cette couche. Ils parlaient beaucoup, parlaient vite et répondaient avec une

certaine insolence. L'instabilité, l'inconstance de leur âme transparaissait aisément à travers l'incohérence et la pauvreté de leurs discours, quand bien même, quelques-uns réussissaient à placer les mots justes. Ceux-là ne discutaillaient pas, ils parlaient quand il le fallait, et évitaient sagement de piétiner l'ombre¹ des aînés. Puis enfin les femmes! Elles bouclaient la boucle. Elles ne pipaient mot, se dissimulaient dans l'ombre des hommes. Les deux jeunes filles, Kila et Madina qui se démarquaient s'y prenaient mal, et par là même s'attiraient la colère des plus âgées.

Et dans cette communauté malheureusement, chaque partie tenait fort mal son rôle: les vieux, les jeunes, les femmes. Leurs silhouettes interpénétrées ressemblaient à une grossière peinture au fronton d'une grotte. Au milieu, trônait une grande gourde remplie de vin de sorgho distillé, coiffée d'unealebasse. Un tam-tam et un gon géminé, puis deux castagnettes étaient posées devant les jeunes.

Le conteur tenait en sa main une flûte en bois sculpté. Il fit deux fois le tour de l'auditoire, revint sur ses pas et fit déférence devant ses paires, puis il emboucha

¹ L'expression «piétiner l'ombre de» signifie en langue fongbé,

l'instrument. Au premier souffle, un calme de cimetière couvrit le groupe, et avec art, le fils du griot partit ainsi :
« *Tié, tié, titi ginginnin ché, a wa dagbe numi kede, na xo youmbo ba do nuwé...* » (*Tendre, tendre, ma douce et tendre. Accepte ma proposition, et je teinterai tes cheveux de cette teinture noire, afin que tu sois encore plus belle...*)

Il ôta l'instrument de la bouche. Un jeune homme se leva. Tous les regards se tournèrent vers lui. Pénétré jusqu'aux os par la mélodie de la flûte, il franchit le rang des aînés, s'inclina devant eux, baisa la terre et d'une voix pathétique, s'en alla dans une élégie.

« *Il jouait la flûte, dit-il.*

Le fils du griot jouait la flûte ainsi que le faisait le berger peulh, la mélodie qui appelait ma grand-mère dans le désert.

Il jouait et j'ai pensé à l'autre Afrique, la vieille Afrique où l'homme avait encore le temps de jouer.

Ces temps-là, l'air était pur, la nature et ses occupants avaient la joie de vivre et vivre était un délice.

Ces temps-là, les enfants savaient écouter et une femme savait l'art culinaire et un homme avait une force

«manquer de respect à»

dans les reins.

Ces temps-là, la femme ne savait pas encore se vendre et l'homme n'embrassait pas une femme dans la rue.

J'ai entendu cette mélodie douce et ensorcelante, et ma tête remplie de nostalgie a pensé que nous avions une terre. Le verbe était cher et l'homme ne savait pas encore escroquer l'homme.

Ces temps-là, la cité n'était pas jungle et l'on ne violait pas encore les tombes.

Il jouait la flûte et j'ai pensé ...

On nous chante que s'éveille notre mère, et moi je lève la tête incrédule.

On nous crie que le progrès est là, et je regarde autour de moi.

Puisqu'en ces temps bien lointains, j'ai entendu dire que la rivière avait un nom, et que la rivière regorgeait de peuples.

Puisqu'en ces temps, l'Afrique était de la pure vie.

Qui nous parle de civilisation globale de notre temps! Car la civilisation est fille de la terre, fille de la race, fille de la langue. Car j'abhorre l'air de la nudité et des pieds aux enfers des ballerines.

On nous dit mondialisation, et je ne vois point de tam-tam messenger au marché du monde.

Qui nous dit que le cellulaire n'a que du bon ! Et ma race s'y précipite.

Qu'on me sorte la hideur! Loin de ma face l'indigène sans indigénat!

Qu'on me sorte la hideur! Malheur à qui vit étranger en sa terre !

Admettons donc que la perte de nos arts soit cette chose là qu'on rabâche chez nous sans en connaître le sens; je me sens bien en manque de ce monde qui a moulé mon grand-père.

Ô, je t'imagine vieille mère, telle qu'on te m'a contée, blême sous la lueur blême. Que n'ai-je pu te vivre, histoire; histoire sans histoires d'une âme qui s'étiole.

Ô, que n'ai-je pu te vivre histoire, histoire sans égale d'une âme sans égale d'un peuple sans égale.

Admettons que la dissolution pernicieuse de notre "moi" soit cette chose...

Je te veux revivre, sève de ma mère, pour imiter le lutteur du Dogon.

Je te veux revivre, vieille histoire, pour entendre l'orateur Manding.